

plus à imiter son divin Fils jusque dans la mort, qu'à jouir du privilège de l'immortalité. Au reste, sa mort fut douce, sans souffrance ; c'est l'enseignement traditionnel.

Quelle fut donc au juste la cause de sa mort ? Nous aimons à rappeler ici la belle sentence de la bienheureuse Sophie Barat : " Mourir dans l'amour de Dieu, c'est le partage de tous les élus ; mourir pour son amour, c'est le privilège de la seule Vierge Marie ". Oui, l'amour de Dieu dans le Cœur de Marie croissant toujours surtout depuis le départ de Jésus pour le ciel, finit par en briser les fibres et causer la mort. C'est que son amour était composé de deux amours, suivant une parole célèbre que rapporte Bossuet dans son sermon sur la fête de l'Assomption : " Marie rendait à son Fils l'amour qu'elle devait à Dieu, et elle rendait à Dieu l'amour qu'elle devait à un Fils ". La nature et la grâce concouraient ainsi pour faire de l'amour de l'auguste Vierge, le sentiment le plus fort, le plus sublime, le plus véhément qui se puisse concevoir. Le miracle n'est pas qu'il ait fini par rompre tous les liens et dégager du corps la sainte âme de Marie, mais c'est qu'il ne l'ait pas fait plus tôt et qu'il ait prolongé le martyre de sa longue vie, aussi pénible pour elle que nécessaire à l'Église.

L'aimable saint François de Sales a tracé de sa plume gracieuse le tableau des derniers instants de Marie. Il la compare au phénix, qui ramasse sur le haut d'une montagne une quantité de bois aromatiques, sur lesquels, comme sur un lit d'honneur, il va finir ses jours. Pour augmenter l'action du soleil qui darde sur lui ses rayons, il ne cesse de battre des ailes jusqu'à ce qu'il lui ait fait prendre feu, et, brulant avec son bûcher, il se consume et meurt entre ses flammes odorantes. Telle la Mère de Jésus ramassant en son cœur tous les souvenirs, tous les mystères de la vie et de la mort de son Fils, et les exposant aux ardeurs du divin Soleil de justice, elle ne cessait d'y ajouter le mouvement de ses sublimes contemplations, jusqu'à ce qu'un jour le feu de l'amour divin la consuma toute comme un holocauste de suavité.

L'âme de Marie jouissait de la vision béatifique. Son corps très pur fut transporté dans un sépulcre, que des opinions diverses placent à Jérusalem ou à Éphèse. On rapporte que pendant trois jours on entendit le chant des anges qui montaient la garde auprès du corps

virginal de leur Reine et la défendaient des atteintes de la corruption. Le troisième jour, Jésus, qui est " la résurrection et la vie ", ne voulut pas attendre plus longtemps pour en octroyer le magnifique privilège à sa divine Mère : à son commandement, l'âme et le corps de Marie se réunirent de nouveau dans une étreinte cette fois immortelle, et, comme Jésus, la Vierge sortit du tombeau parée de grâce, de gloire et de beauté. Les anges, après avoir rempli le sépulcre de roses, se mirent en marche dans un cortège splendide autour de leur souveraine ; c'était proprement le triomphe de l'Assomption. Avant de pénétrer cette gloire arrêtons-nous un instant pour en examiner les causes.

Le Christ a remporté une triple victoire : sur le péché par son impeccabilité, sur la concupiscence par son intégrité absolue, sur la mort par sa résurrection et sa glorieuse ascension. Pareillement et de par un don inestimable de son Fils, la B. Vierge a triomphé du péché par son immaculée conception, de la concupiscence par sa maternité virginale, de la mort par sa résurrection anticipée et son assomption dans le ciel. On appuie sur l'idée que Jésus ne pouvait sans doute abandonner le corps si pur de Marie à la corruption, d'autant que par le privilège qu'il lui conférait, — don du nouvel Adam à la nouvelle Eve, — en ressuscitant et glorifiant la chair de sa Mère, il ressuscitait et glorifiait sa propre chair.

Ces arguments et d'autres que nous ne saurions rappeler ici font de cette thèse une vérité que l'Église, par son approbation infailible, rend absolument certaine et qu'il faut croire, mais dont elle n'a pas encore fait, nous le disions plus haut, un dogme de notre foi.

En voyant Marie, montant au ciel, s'avancer pleine de grâce et de majesté, on se prend à répéter le mot du poète latin : *Et vera incessu patuit dea*, on dirait une déesse en marche vraiment ; mais on oublie cette note païenne, pour redire avec le Cantique des Cantiques :

Qu'elle est celle-ci qui monte du désert,

Appuyée sur son bien-aimé ?

Et quand on songe que ce bien-aimé est le propre Fils de Dieu, la splendeur du Père, le Roi immortel des siècles, et que celle qu'il conduisit en triomphe est sa Mère, on reste interdit